

I- Note de mise en scène

A la première lecture d'*Un garçon d'Italie*, j'ai été fasciné par la théâtralité de l'écriture. Le narrateur est omniscient mais le point de vue est partagé par trois personnages. Le lecteur ne se voit donc pas raconter une histoire mais enquête pour la reconstituer à travers les trois témoignages.

J'aimerais rendre au plateau la spécificité de l'écriture. Nous suivons chacun des personnages. Le monde se construit peu à peu. La pièce va vers la rencontre de deux personnages qui vont dialoguer. Dans l'écriture, c'est un événement incroyable puisque nous avons deux intérieurs qui communiquent et nous avons toutes les coulisses du dialogue. Cela provoque un grand choc. J'aimerais rendre ce choc. C'est finalement toute la naissance du théâtre. La parole est le fruit d'une histoire et un événement incroyable.

La mise en scène doit transcrire au plateau le sentiment provoqué par l'écriture. À la lecture du roman, une théâtralité immense apparaît du récit raconté trois fois à la première personne. Il n'y aura donc que trois personnages même si l'histoire en brasse d'avantage.

L'écriture est construite sur l'entremêlement des points de vue. Nous avons pour chacune des situations une description subjective donnée par chacun des personnages. La mise en parallèle de cette subjectivité fait théâtre, ainsi que la liberté de ton et de prise de parole des personnages.

Par conséquent, ce qui compte, c'est le récit des personnages arrachés au livre, à l'histoire ou au film. Pour suivre cet arrachement, les personnages sont très stylisés.

Anna est une jeune femme active et sexy, une conquérante. Elle est jeune ambitieuse, elle a changé de milieu de social, sait se battre.

Léo fait partie de ces jeunes qui ont une expérience de la vie immense. Il connaît la rue, y vit ; il en connaît les codes, sait y survivre. Il a une grande dureté.

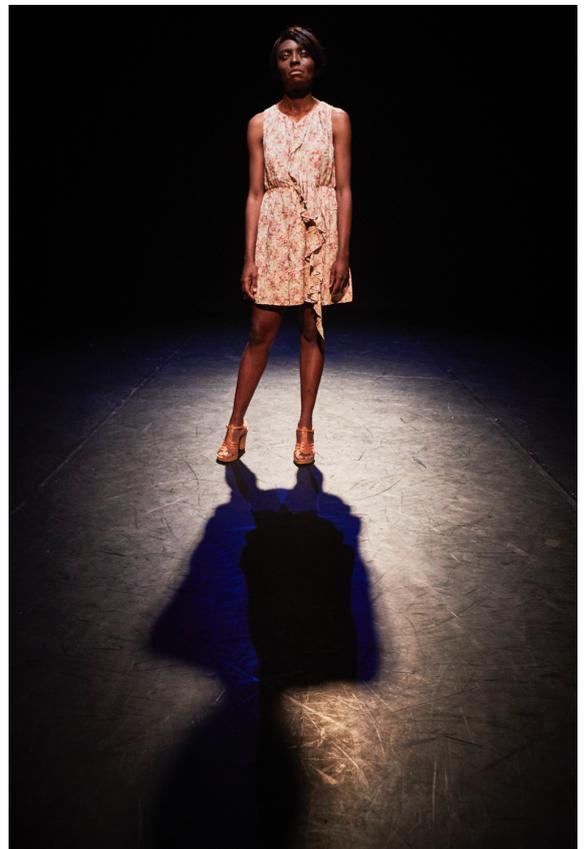
Luca est un poète évaporé et évanescent. Il a fait de sa vie une recherche d'expérience. Il vient d'un milieu très bourgeois qui lui a offert une grande protection, une liberté. Il est un être solitaire avec une recherche individuelle presque égoïste de bonheur. Le confort matériel lui permet de se concentrer sur cette unique question.



Mon projet est de rendre vivant cet espace mental. Je crois que l'écriture n'a pas besoin d'artifices d'acteurs pour vivre. La parole doit se déployer pour elle-même et en elle-même. Ce texte peut s'appréhender comme un poème intime, proche de certaines chansons à texte. Mon objectif est de scénographier le spectacle comme un concert où la parole est la première chose, avant l'acteur. Elle est devant et se déploie autour d'elle : un écrin.

Le début du spectacle est construit sur cette inspiration : une musique électro-pop évoquant les âmes qui s'échappent des corps vient séparer le spectateur et l'emporter dans l'histoire comme à l'opéra. Sur cette musique se présentent les personnages, comme des rocks-stars qui vont venir déposer un peu d'eux-mêmes dans une performance partagée.

L'espace s'envisage comme une boîte, tout autant décor naturaliste qu'espace mental, qui permet toutes les modulations les plus rapides : un halo lumineux nous plonge dans une salle d'interrogatoire, un contre bleu dans une boîte de nuit, une robe d'été dans la campagne de Toscane. Je voudrais explorer l'expérience sensitive. Dans son œuvre *Sleep of Reason*, Bill Viola a construit un espace de ce type. Une pièce aux allures calme et anodine est tout à coup percutée par des images, modifiant nos perceptions. Cette expérience fait rendre compte que le spectacle vivant peut prendre et envelopper le spectateur.



L'espace de scène est comme un ring, un purgatoire ou une boîte magique, nécessairement vide, dans laquelle trois personnages sortis du roman vont dessiner une histoire à la seule force de leur pensée, construire les espaces, percutés par des événements et par la présence des autres. Quelques sensations seront relevées ou secondées par la lumière ou des projections vidéo. Parfois une chanson populaire, une musique, une danse, permet de révéler une émotion que le texte voile de pudeur. La violence de l'histoire tient dans la pudeur du récit de chacun des personnages.

Cet espace vide est aussi l'intimité de chacun des personnages dont les événements révèlent la solitude. Leur récit est vicié par leur subjectivité. Ils ne voient pas le monde comme il est mais comme ils le vivent. Ainsi ils sont dans un espace irréel proche de la vision de l'espace de Kubrick, de la matrice des soeurs Wachowski.

Il nous appartient maintenant de construire le théâtre comme une fête, un moment à vivre ensemble, où nous utiliserons ces mécanismes pour créer un voyage, une sensation, et rendre le texte vivant au-delà de la langue et au-delà du spectacle vivant. Le théâtre doit être un lieu d'émotions et de sensations qui emportent le spectateur loin du monde pour lui ouvrir son message.



Le récit de chaque personnage est assez cinématographique dans la manière dont sont écrits les mouvements ou les descriptions. Mais la confrontation des trois n'est possible qu'au théâtre. De même, l'unique dialogue, qui n'intervient qu'aux quatre-cinquièmes de la pièce, ne garde sa puissance et sa violence que parce que nous sommes au théâtre. La représentation réaliste des dialogues rapportés en amont tuerait la théâtralité de la rencontre entre deux des personnages.

Peu à peu, la solitude de chacun apparaît rendant impossible la rencontre de deux personnages, et pourtant...



Un garçon d'Italie, Philippe Besson, 2003

Extraits - « **Avec la mort, on est jamais tout à fait sûr** »

Anna - « On m'a appelée. La police. Au téléphone, la vois qui m'a parlé était neutre, calme. J'ai entendu les mots : « noyé, cadavre, signalement, suppositions ».

A la fin, on m'a communiqué une adresse et on m'a demandé de venir, « sans délais », pour « reconnaître le corps ».

Je ne suis plus tout à fait certaine de la dernière formule mais c'était une expression de ce genre, quelque chose qui avait une sonorité administrative alors qu'elle aurait pu être empruntée au langage amoureux.

Maintenant, je suis devant eux, les gens de la police.

Tout d'abord, je ne comprends pas ce qu'ils attendent de moi. On dirait qu'ils tiennent à s'assurer de mon identité. De mon état mental aussi. A leurs questions indiscrètes, je réponds au hasard.

Comme je ne les suis pas dans la pièce qu'ils m'indiquent d'un simple coup d'œil, avec une expression contrite quand même, ou alors fatiguée, ils parlent plus fort, presque avec brusquerie. Ils me crient un ordre. Du moins, je crois qu'ils crient parce que tous les mots résonnent très forts entre mes tempes. Peut-être se contentent-ils de hausser la voix ? Je ne sais plus ce qui est réel et ce que j'invente.

Ils m'interrogent à nouveau pour savoir si ça va. Je hoche la tête, ce qui doit signifier : oui.

Ils n'ont pas l'air de me croire. Pourtant je tiens bon sur mes jambes. Je tremble bien un peu mais la pièce est si froide.

Ils me préviennent qu'ils vont soulever le drap, qu'il va me falloir du courage, que le corps à séjourner longtemps dans l'eau, que la putréfaction et le gonflement l'ont déformé. Leurs mots me parviennent comme amortis. Ils me paraissent lointains, irréels.

Je baigne dans une atmosphère cotonneuse.

Je me sens étrangement protégée.

Il me semble qu'il me sourit. Alors, je lui adresse un sourire en retour. Je ne peux pas m'en empêcher. Les policiers n'ont pas l'air de comprendre ce sourire. Ils pensent que je suis folle, à coup sûr.

Ou coupable de meurtre. »

Léo - « Je ne peux pas plaider l'innocence de ça, être à la gare, être un garçon de la gare. Je sais ce que je fais. Je pourrais expliquer que je cède à l'ennui, au désœuvrement, mais c'est autre chose : je viens gagner ma vie ici.

Aux hommes de passage, je demande de me suivre dans les toilettes de la gare. Je marche devant eux, d'une démarche qui s'est assurée avec les années. Je les sens dans mon dos, je sens leur honte, leur précipitation, leur trouille de se faire piquer, d'être reconnus. Je montre une porte d'un seul hochement de tête. Je précise que je n'embrasse pas. Pourtant, je m'en fiche. Le tarif a été fixé dès les premiers mots échangés. L'argent passe de leurs portefeuilles, qu'ils soupèsent en tremblant, à la poche de mon jean. Les hommes glissent le long de mon corps, plongent leurs visages entre mes jambes, dégrafent le pantalon, s'emparent de ma chair. Je suis habitué à leur brusquerie, à leur gaucherie, à leur violence quelquefois. Je sens le rebord humide de leurs lèvres sur ma queue. Ça ne dure pas longtemps en général, cette scansion maladroite. C'est souvent hâtif, bâclé, risible. Quand les hommes se relèvent, je rajuste mon jean. J'aperçois qu'ils essuient leurs visages, une sueur au front, un résidu au coin de la bouche. Nos regards ne se croisent pas. Ils sortent en

premier, toujours. Ils se perdent vraisemblablement très vite dans la foule. J'attends quelques instants avant de quitter les toilettes à mon tour. Ceux qui se tiennent là comprennent ce qui vient de se produire, certains ont même appliqué exprès pour assister à ce manège. Ils continuent de passer et repasser en silence leurs mains grasses sous le mince filet d'eau d'un lavabo rouillé. Je ne les regarde pas, eux non plus. J'aperçois ma silhouette dans le miroir situé à l'entrée de cet endroit de perte et de retrouvailles. Je ne m'arrête pas. Je vais reprendre ma place à l'angle de la salle des billets. Personne ne me pose de questions.

C'est presque tout de suite devenu une routine. «

Luca - *Ils m'ont transporté jusqu'au cimetière du Trespiano.*

Lorsqu'on m'extrait de la voiture et que quatre hommes me hissent sur leurs épaules, je me sens divinement bien et le soleil m'est un baume.

Il y a là mes parents, au premier rang. Ils portent un masque de cire, ils sont écrasés par le poids d'un deuil dont ils ne se débarrasseront jamais. Pour eux, tout est fini. Ce qui les attend désormais, c'est juste un enfer ordinaire.

Il y a Anna, aussi, qui se tient à leurs côtés. Sa robe noire lui va bien. Le noir est sa couleur, je le lui ai toujours dit. Elle est là, celle qui ne sera pas ma veuve puisque j'avais répondu non lorsqu'elle m'avait demandé de devenir son mari. Qu'au moins la révélation posthume de mes petits secrets lui soit épargnée.

Il y a un ensemble de têtes que je ne distingue pas les unes des autres, comme sur les peintures de la Renaissance. Quelle est, dans ces têtes, la part du chagrin et celle du devoir ?

Et enfin il y a Leo, que je finis par apercevoir, en retrait de la meute, adossé à un cyprès, à quelques pas en arrière de la cérémonie. C'est bien qu'il soit venu. Mais comment a-t-il appris la nouvelle ? Et où a-t-il dégoté ce costume ridicule ?

Je fanfaronne encore tandis que je suis au bord d'être submergé par l'émotion. Ils sont venus, ils sont tous là, une chanson raconte ça.

Dans cette assistance, les deux corps d'Anna et de Leo se détachent, qui pourraient me laisser avec des regrets éternels.

Et puis, cela se termine, sans que j'ai rien vu venir. Deux hommes s'approchent, ils se saisissent du couvercle et referment le cercueil.

C'en est terminé du doux soleil sur ma joue, de la belle lumière, des arbres qui frissonnent. Ne reste que le noir, le noir absolu, indépassable.

Ne reste que le grincement d'écrous qu'on visse. Ne reste que le mouvement maladroit du cercueil qu'on descend dans son trou. Ne reste que le claquement sec des cordes qu'on remonte. Ne reste que le choc amorti de la terre qu'on répand sur mon ultime demeure.

Et ce dernier écho, est-ce celui d'une rose qu'on abandonne, dans un geste las ?

Anna, Leo, de grâce, soyez assurés que j'emporte votre image avec moi.

Anna - *Lorsqu'ils ont déposé le couvercle sur le cercueil, lorsque le visage de Luca a disparu, j'ai seulement pensé : voilà, j'ai vu ce visage presque tous les jours pendant cinq années, et je ne les verrai plus. J'aurais dû contempler ce visage jusqu'à la fin du monde, le monde est encore là et lui n'y est plus. J'ai eu cette pensée toute simple, que je ne sais énoncer autrement qu'avec des mots simples. La tristesse parfois est une régression.*

Chasser ces pensées à tout prix. Au moins s'épargner la sensiblerie, le mélodrame. Être une grande fille. Continuer à marquer sa solidarité avec la famille détruite. Conserver ce port de tête très digne, cette rigidité solennelle. Assurer la représentation jusqu'au bout. Admettre que seuls les faux semblants tiennent lieu de vérité en ces instants.

Demain, il faudra commencer à rédiger les courriers de remerciements, trouver une formule sobre, employer toujours la même, cacheter les enveloppes, se rendre à la poste. Il

faudra en terminer avec ce chemin de croix, se rendre jusqu'à la dernière des stations de ce calvaire. Les gestes devront être mécaniques, précis, ne pas laisser de place au hasard, à l'improvisation, à l'approximation. J'aurais horreur qu'on ait à déplorer une forme d'amateurisme.

Tout ça te ferait sourire, Luca, bien sûr. Tout te faisait sourire, à commencer par ma maniaquerie, mon gout des affaires rondement menées, mon souci de ne pas accumulé du retard, mon attachement à l'ordre. Avant moi, tu n'avais jamais rencontré d'Italiennes ordonnées.

N'empêche, cela te faisait sourire. Dans ce sourire, il y avait tout e que nous étions l'un à l'autre n'est-ce pas ?

Léo - Depuis quand, au juste, mon existence se résume-t-elle à des ombres qui passent, des corps serrés pour une unique nuit ou moins, des visages dont je ne retiens pas les traits, des êtres de rien, des conversations sans importance, des liens sans vérité, des rencontres de hasard sans lendemain possible, un petit négoce vulgaire ? Ai-je réellement décidé d'être ainsi, si peu relié au monde ? Luca constituait, en réalité, la seule attache. Il a suffi que ce lien se dénoue pour que je sois rendu à la solitude intégrale.

Ce dénouement est un abandon, un délaissement. Presque un dessaisissement : je n'ai jamais ressenti autant qu'aujourd'hui la sensation d'être amputé, amoindri, diminué. C'est une sensation très précise, que je sais localiser, qui me tord le ventre, m'oblige à me plier en deux, les bras enroulés autour des côtes. C'est quelque chose de physique, de charnel, une secousse, une dévastation, qui explique les tremblements incontrôlables de ma carcasse. C'est même spectaculaire si j'en juge par les regards d'effroi qu'on m'adresse. Je mesure combien comment je fais peur, combien j'inquiète. Il doit leur sembler, à ceux qui sont mes voisins, que je suis sous l'emprise d'une bestiole fabuleuse, qui grandirait à l'intérieur de mon corps, et qui ne demanderait qu'à être expulsée. Ils paraissent terrorisés à l'idée de l'imminence de cette expulsion. Je ne suis même pas fichu de leur expliquer que rien ne surgira, puisque, au contraire, ça se vide au-dedans, ça pourri, ça se dissout. Nul monstre qui grandit, plutôt une entreprise implacable d'anéantissement, de déliquescence. Ce que j'ai à affronter, c'est un retranchement, un démembrement, un éboulement.

Impossible de leur parler de ça, de nommer ce qui survient, de mettre des mots, de les prononcer. Le mutisme ne me guérit de rien, pas plus qu'il n'éloigne la douleur. C'est juste qu'il s'impose à moi, qu'il me submerge, qu'il me dépasse. Ce n'est même pas une question d'orgueil, ou une misérable tentative pour sauver la face. Non, c'est seulement être inatteignable, inaccessible, le plus lointain. Cet isolement, c'est une sauvagerie, rien d'autre.

Oui, une barbarie. Mais inoffensive. A la fin, cela ne détruira que moi. Ce qui m'attend, c'est de me consumer, de m'annuler.

Je n'avais pas imaginé les ravages que la perte de lui était susceptible de provoquer. Peut-être tout bêtement parce que je n'avais pas imaginé la perte de lui.

Au jeune homme timide qui plonge dans mon cou en échange de quelques billets, je pourrais tout raconter. Au débutant qui s'offre maladroitement, me confesser. Au puceau affolé et un peu touchant, me livrer. Il serait peut-être capable – qui sait ? – de m'entendre, de témoigner une sorte de fraternité des éclopés. Mais il ne pense qu'à lui et je ne pense qu'à moi. Nos égoïsmes sont irréconciliables.

Lorsqu'il lèche mon visage, tout de même, comprend-il que ce goût de sel n'est pas celui de ma sueur mais celui de mes larmes ?

Léo - « Et quand on a porté un mystère si longtemps, est-ce qu'on devient léger, si on s'en déleste ? Ou, au contraire, regrette-t-on d'avoir parlé, d'avoir offert aux autres ce qui n'appartenait qu'à soi ? Se sent-on libéré ou dépouillé ? »

Léo - « Un jour, il m'a montré des photos d'Anna, sans le moindre mot. [...]Au bout de quelques minutes il les a reprises, les a replacées consciencieusement dans son sac. Je n'ai pas posé de questions.»

Anna - « Je n'étais jamais venue à la gare que pour y prendre des trains.

Santa Maria Novella, cela n'a jamais été autre chose pour moi qu'un lieu de départs et d'arrivées, où on presse le pas, en transportant des valises trop lourdes. Cela demeure un endroit de passage, dont je ne vois que la laideur et l'utilité.

Aujourd'hui je pénètre dans un théâtre.

Puisque je sais que des comédies et des tragédies se jouent ici. Puisque j'ai appris, à mes dépens, que c'est aussi le foyer de faux-semblants et que se cache derrière les apparences, un autre monde.

J'aurais mis longtemps à cesser d'être naïve.

Mais c'est précisément à quoi on reconnaît les naïfs : ils ignorent leur état. Et, quand ils en prennent finalement conscience, il est déjà trop tard.

Leo : Je suppose que c'est moi que vous cherchez ?

Anna : Comment m'avez-vous reconnue ?

Leo : Luca m'a montré des photos de vous.

Anna : Moi j'ignore tout de vous. Votre nom, je l'ai découvert par hasard. Après ça s'est enclenché tout seul, sans que j'ai rien eu à faire ou presque. Je n'aurais rien pu arrêter, sans doute, même si je l'avais voulu. Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça. Tous ces gens font le même métier que vous ?

Leo : Oui c'est un métier presque comme un autre, vous savez. Ces gens, comme vous les appelez, ne sont pas différents de vous.

Anna : Pardon mon intention n'était pas de vous blesser. Je me renseignais c'est tout.

Leo : Maintenant que vous êtes renseignée, il y a quelque chose que je peux faire pour vous ?

Anna : En fait je voulais juste vous rencontrer, savoir à quoi vous ressembliez. Ça doit vous paraître curieux. Malsain, sans doute.

Leo : Et maintenant que vous avez vu à quoi je ressemble, vous comptez faire quoi ?

Anna : C'est vous qui avez raison, bien sûr. Tout ça est un peu sordide, un peu pathétique.

Leo : Je peux faire quelque chose pour vous ?

Anna : Vous êtes gentil, mais non. Je me rends compte que je n'aurais peut-être pas dû venir. Mais vous comprenez, n'est-ce pas ?

Leo : Oui, un peu. C'est juste que tout ça me dérange. Vous. Ici. Moi. C'est étrange, quoi.

Anna : Je ne vais pas vous embêter plus longtemps vous avez sûrement des choses à faire. Si tout de même, il y a une chose que j'aimerais vous demander, avant de partir. Vous avez le droit de ne pas me répondre, évidemment. Vous avez vraiment fait chanter un homme ?

Leo : Je me suis borné à lui rendre la monnaie de sa pièce. Cette histoire n'a rien à voir avec ce qui vous occupe aujourd'hui, si ça peut vous rassurer.

Anna : Je m'en doutais mais je préfère être sûre. Vous croyez, vous, que Luca ait pu se suicider ?

Leo : Non bien sûr. Je suis comme vous : je n'y crois pas. Et puis, s'il s'était suicidé, il aurait laissé une lettre, une trace, vous ne pensez pas ?

Anna : Vous savez, j'ai appris à mes dépens que Luca était capable de ne pas laisser de traces, et que le silence lui convenait plutôt. Cette fois je m'en vais vraiment. Je vous laisse à ce que vous avez à faire.

Leo : Ce que j'ai à faire, c'est rejoindre mes camarades. C'est mon monde. »

Luca - « Un peu partout, des lampions s'éteignaient. La ville s'enfonçait lentement dans la nuit. [...] Assez vite, les ombres autour de moi se sont mises à vaciller, les lumières des lampadaires ont été saisies de curieux balancements. »

Luca - « Au final, tout le monde sera perdant [...]. Ils vont accéder à l'envers du décor. Ils constateront que je n'étais pas seulement ce jeune homme éblouissant, admirable qui les arrangeait tant, cet être rêveur et charmeur qui les attendrissait. »